

Récital baroque : Maud Gnidzaz chante Lambert, Le Camus, Charpentier...



MARCILLY sur Seine. RECITAL BAROQUE : Maud Gnidzaz chante Le Camus... Le 26 juin 2016, 18h30. Rien n'égale la secrète et sensuelle séduction des airs de cour français. La soprano **Maud Gnidzaz** chante ainsi l'amour baroque, et en dévoile les perles et les sommets signés dans la première moitié du XVII^e, Lambert, Le Camus, Charpentier. Familière de l'éloquence et des clés de la rhétorique française du premier Baroque (entre autres), Maud Gnidzaz, membre des Arts Florissants, défend avec la finesse que nous lui

connaissions, l'expressivité ardente et pudique de chaque poème mis en musique. Ici le sentiment à peine dévoilé dit les tumultes du désir, l'irrésistible et souveraine aspiration de l'âme... force, violence, passion et tendresse des cœurs épris. Qu'il soit blessures, peines, victoire ou jubilation, chaque poème est ainsi un petit drame, une miniature qui éblouit par sa grâce et sa puissance dramatique. Le charme opère, dans le talent de diseuse de la chanteuse, par la complicité naturelle et profonde que la voix tisse avec le luth (**André Henrich**, lui aussi partenaire habituel des Arts Florissants).

Airs de cour, airs d'amour...



LAMBERT, LE CAMUS, CHARPENTIER...

L'âge d'or du sentiment baroque. Composé sur de la poésie le plus souvent bucolique ou amoureuse, l'air de cour fut un genre intime très en vogue au XVII^{ème} siècle dans les milieux aristocratiques. Il peut être

chanté à plusieurs voix mais l'est le plus souvent par une voix seule, accompagnée au luth. Il participe ainsi, par l'abandon progressif de la polyphonie au profit de la voix soliste, à l'éclosion de l'opéra. Par le chant, l'expression s'intensifie, l'individualisation aussi et les situations évoquées produisent le plus souvent tout un parcours de sentiments d'une franchise souvent délectable. Il importe à l'interprète d'en exprimer les couleurs, le caractère émotionnel, l'intention profonde souvent inscrite dans l'intimité et la pudeur.

Michel Lambert (1610-1696), est l'un des maîtres du genre. Ses airs, souvent composés sur des poèmes de Quinault, sont emprunts d'une grande majesté. **Sébastien Le Camus (1610-1677)** quant à lui, s'est également essentiellement illustré par l'air de cour. Bien qu'il soit moins connu que Lambert, ses airs sont d'une beauté exceptionnelle, tantôt légers, tantôt d'une mélancolie touchante.

Marc-Antoine Charpentier (1643-1704) a su renouveler le genre, qui sera peu à peu abandonné au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle, le menant vers les sommets de l'expressivité. Le programme dévoile la diversité de l'air de cour, qui tour à tour se veut coquin, sérieux, mélancolique, voire dramatique, .. autant de défis stimulants pour l'interprète. « *Quelques grands airs connus sont donnés, comme le sublime « Ombre de mon amant » de Lambert, le si doux « Ah laissez moi rêver » de Charpentier, mais j'ai voulu laisser également la part belle à des airs moins connus. Ainsi : « Je veux me plaindre », « Laissez durer la nuit » de Le Camus entre autres, méritent d'être mis en lumière par leur beauté et leur intelligence musicale. André Henrich jouera également quelques pièces instrumentales* », précise Maud Gnidzaz.

Maud Gnidzaz

**Récital d'airs de cour français
(Lambert, Le Camus, Charpentier...)
pour voix seule et luth
Avec André Henrich, luth**

**Eglise de [Marcilly-sur-Seine \(Marne\)](#)
Dimanche 26 juin 2016 à 18h30
Billetterie sur place**

Programme du récital

de Maud Gnidzaz et d'André Henrich :

Marc-Antoine Charpentier (1643-1704), Ah laissez moi rêver

Sébastien Le Camus (1610-1677), On n'entend rien dans ce bocage

Sébastien Le Camus, Ah fuyons ce dangereux séjour

Sébastien Le Camus, Je veux me plaindre

Robert Ballard (1575-1645), Ballet de Monsieur le Dauphin

Michel Lambert (1610-1696), Le rossignol que l'on admire

Michel Lambert, Rochers, vous êtes sourds

Marc-Antoine Charpentier, Quoi, rien ne peut vous arrêter

Jacques Gallot (ca1625-ca1695), courante la Cigogne, les Castagnettes

Sébastien Le Camus, Laissez durer la nuit

Sébastien Le Camus, L'hiver comme l'été

Sébastien Le Camus, Que ta voix divine me touche

Honoré d'Ambruis (dates inconnues, disciple de Michel Lambert), Le doux silence de nos bois

Jacques Gallot, Tombeau du Maréchal de Turenne, Les Noces de village

Michel Lambert, Si l'amour vous soumet

Michel Lambert, Il n'est point d'amour sans peine

Joseph Chabanceau de la Barre (1633-1678), Depuis quinze jusqu'à trente

Marc-Antoine Charpentier, Sans frayeur dans ce bois

Jacques Gallot, Sarabande La belle Chromatique

Michel Lambert, Ombre de mon amant

Michel Lambert, Par mes chants tristes et touchants

Michel Lambert, Vos mépris

VISITEZ [le site de la soprano Maud Gnidzaz](#)

[LA PAGE FaceBook de MAUD GNIDZAZ](#)



*Maud
Gnidzaz*

Voix

*"Tout l'univers obéit à l'Amour"
Airs de cour français pour voix et luth..*

CONCERT

à
l'église

Marcilly sur seine

*André
Henrich*

Théorbe

26
juin
18h30



MusiSeine

EXPOS. Paris, Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 : CHARLES GLEYRE (1806-1874) : Le Romantique repent

EXPOS. Paris, Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 : CHARLES GLEYRE (1806-1874) : le Romantique repent. Peinture académique et originale. Qui est Charles Gleyre, peintre français oublié qui est mort l'année de la première exposition impressionniste ? Une histoire personnelle semée de mystères et d'interrogation, une réputation posthume injuste, une activité de peintre parisien volontairement inscrite dans l'ombre, lente voire méticuleuse donc suspecte, et de plus en plus éloignée des milieux officiels... il n'en fallait pas davantage pour brouiller les cartes et enterrer avant l'heure, l'un des peintres les plus passionnants de l'école française dite académique du XIXème, et le Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 a choisi de réhabiliter. André Charles GLEYRE est ce maillon méconnu, volontairement mésestimé, entre Ingres et Gérôme dont Orsay avait réalisé une rétrospective elle aussi captivante. D'autant que dans l'esprit de la continuité, le Musée d'Orsay réhabilite ainsi le propre maître du dit Gérôme. De Gérôme à Gleyre se précise une généalogie nouvelle attestant au sein de l'écriture classique ou règne depuis Ingres, l'orthodoxie prééminente du dessin, des écritures qu'il est donc passionnant de découvrir, comprendre comme évaluer sur les cimaises d'Orsay. Un accrochage d'autant plus incontournable que beaucoup de toiles sont habituellement

conservées hors de France (à Lausanne en Suisse, dans des collections particulières ou aux USA...).

Orsay réhabilite enfin le talent inclassable de Charles Gleyre

GLEYRE, génie poétique, secret et mystérieux

Le peintre est né en Suisse dans le canton vaudois ; orphelin élevé à Lyon, le jeune homme devient aventurier orientaliste qui osa faire son grand tour méditerranéen, en Grèce... jusqu'aux confins des cataractes égyptiennes (un courage insensé à l'époque réalisé grâce à l'expédition financée par le riche américain John Lowell) ; il est probable que l'aventure frôla le cauchemar et Gleyre a l'intelligence d'interrompre le périple préférant regagner la France avec néanmoins une grave affection aux yeux... A Paris, il réalise nombre de ses chefs d'œuvres pour des amateurs privés, suisse ou américains. Artistiquement, Gleyre est l'homme des rendez-vous difficiles : il rate non sans éclat sa fresque au Château de Dampierre (que réussit a contrario Ingres lui-même, lequel fera effacer l'essai avorté de son cadet, pourtant partisan comme lui, de la veine académique). Seul, le chef d'œuvre exposé au Salon de 1843, et depuis au Louvre, « **Le Soir** » – en son mystère nostalgique-, enchante le public et marque les esprits : une génération d'amateurs s'est éduquée l'œil avec ce tableau emblématique du romantisme antiquisant des années 1840 en France (illustration ci dessous). Critique vis à vis

de Napoléon III, Gleyre s'écarte volontairement des milieux influents et des commandes à partir de 1851.



PROFESSEUR DE RENOIR, SISLEY, GEROME... « *Rappelez-vous donc, jeune homme, que, quand on exécute une figure, on doit toujours penser à l'antique* » (Gleyre au jeune Renoir venu apprendre le métier dans son atelier). GLEYRE est une personnalité dont l'influence sur l'école française est enfin rétablie. Car de très nombreux artistes suivent l'enseignement du Maître en son atelier rue du Bac, parmi eux les tenants de l'esthétique moderne à venir : Bazille, Sysley, Renoir... autant de piliers du futur impressionnisme. C'est que dans l'atelier de Mr Gleyre, chacun peut laisser s'épanouir son métier grâce à une solide formation technique apprise sur le modèle vivant, dans la copie des Maîtres, dans l'exercice de mémoire aussi. Gleyre n'est en rien ce conservateur austère accroché à un système passéiste. Libéral et républicain forcené (d'où sa distance assumée avec les cercles officiels

du Second Empire), le maître doué d'un génie spécifique sait transmettre son expertise gratuitement, facilitant l'émergence des sensibilités et des manières dans une vision progressiste étonnamment moderne pour l'époque. Aux côtés des Delaroche (son rival, qui épousa la seule femme dont il s'était épris), et Couturier, Gleyre fait figure de peintre généreux, ouvert, particulièrement souple.

GENIE POETIQUE... Les jaloux et les critiques n'ont pas manqué d'épingler son génie qui gênait : esprit sec, érudit, d'une palette terne et sérieuse, sans éclat, certes au dessin sûr et précis mais aux compositions confuses et sophistiquées. Les parisiens connaissaient surtout de Gleyre, un seul tableau : présenté en 1843, « **le Soir** » (car toute son œuvre nous parle du temps, – instants perdus, instants vécus comme en un regard rétrospectif coloré d'une indéfectible mélancolie silencieuse), dit aussi « les Illusions perdues » (d'après Balzac), devenue une image amplement diffusée... Charles GLEYRE est incontestablement un génie français oublié ; la force originale de ses compositions très poétiques en attestent l'acuité : c'est un technicien de premier ordre doué d'une verve dramatique confondante dont l'invention annonce le symbolisme. **A voir absolument.**



Jusqu'au 11 septembre 2016, le Musée d'Orsay expose les principales œuvres de Gleyre, l'académique éclectique, professeurs des impressionnistes, personnalité attachante et même centrale dans les années 1850 et 1860, grâce au succès de son atelier où se pressent les grands créateurs de la fin du XIX^e. Exposition événement. Compte rendu complet et développé à venir sur CLASSIQUENEWS.COM. [Exposition Charles Gleyre \(1806-1874\). Le romantique repentant... Du 10 mai au 11 septembre 2016, Paris, Musée d'Orsay, exposition temporaire, niveau 5](#)

Informations
Réservations

A LIRE... Catalogue de l'exposition édité par Musée d'Orsay et Hazan : 45 euros. Remarquable ouvrage collectif qui argumente illustrations en couleurs et grand format à l'appui, le génie poétique d'un peintre académique au fort tempérament imaginaire, réfléchi et dramatique, personnalité attachante et moderniste, comme pédagogue généreux et créateur scrupuleux, soucieux du sens et de la suggestivité de ses compositions...

Illustrations : Charles Gleyre (1806-1874), autoportrait / Le Soir, intitulé aussi « Les Illusions perdues », exposé au Salon de 1843, (actuellement au Louvre) (DR)

5ème Symphonie de Beethoven

France Musique, mardi 21 juin 2016, 20h : 5ème de Beethoven. En direct, Spécial fête de la musique : la chef d'orchestre Marzena Diakun dirige l'orchestre Philharmonique de Radio France dans un programme festif, célébrant la Fête de la musique en ce premier jour de printemps.



5ème Symphonie de Beethoven



La Cinquième symphonie est avec la Neuvième la plus célèbre des symphonies de Beethoven, peut-être même de toute l'œuvre du compositeur. Incarnant souvent l'image même de la musique classique, c'est grâce à son premier mouvement rempli d'énergie que l'œuvre doit son immense popularité. L'ouverture foudroyante mondialement connue, un simple motif de quatre notes, nous identifie immédiatement avec le génie de compositeur. "So

pocht das Schicksal an die Pforte" (« Ainsi le destin frappe à la porte »), aurait rapporté le compositeur à Schindler. Elle a un impact formidable sur toute la génération succédant à Beethoven. Berlioz, grand admirateur du génie allemand, est là pour en témoigner. Au chapitre XX de ses Mémoires, il raconte comment son maître Lesueur pourtant hermétique à la musique de Beethoven, fut bouleversé, même épuisé par l'émotion que lui a suscitée la Symphonie. Remis de ses émotions, il dit plus tard au jeune Berlioz : « C'est égal, il ne faut pas faire de la musique comme celle-là », à quoi l'élève répondit : « Soyez tranquille, cher maître, on n'en fera pas beaucoup. ». Autre anecdote célèbre, toujours dans ses mémoires, Berlioz raconte qu'au cours d'un concert, un vieux grenadier de la garde Napoléonienne, au moment où débuta le finale, se leva et s'exclama : "L'Empereur, c'est l'Empereur!". Même Goethe, alors réticent à la musique de Beethoven, fut saisi d'émotion par le chef-d'œuvre que le tout jeune Mendelssohn lui joua dans une transcription au piano. Lors de la seconde guerre mondiale, le début de la cinquième était le symbole de la résistance française, la BBC débutait ses messages radios avec les quatre notes frappées par les timbales comme indicatif de ses émissions à l'intention des pays européens sous l'occupation nazie. Trois brèves, une longue, significatif de la lettre V

en morse : le V de la victoire, le V de la 5ème symphonie.



Contemporain de la Sixième. Cette symphonie est contemporaine de la Sixième composée pratiquement en même temps. Les premières esquisses datent de 1803, mais c'est en 1805 que Beethoven commence sérieusement sa composition. Après une coupure d'un an, il l'a reprise avec la Sixième symphonie et l'achève probablement en mars 1808. Ces deux jumelles, bien que d'un caractère totalement différent, sont toutes les deux jouées lors d'un célèbre concert datant du 22 décembre 1808 au Theater "An der Wien". Le programme paraît aujourd'hui bien surchargé puisqu'il comprend en plus des symphonies, le Quatrième concerto pour piano opus 58, la Fantaisie chorale, ou encore des extraits de la Messe en ut. Les deux œuvres sont présentées dans l'ordre inverse de leur numérotation définitive et paraissent chez Breitkopf et Härtel en 1809. Elles sont dédiées conjointement au prince Lobkowitz et au comte Razumovsky.

Les quatre mouvements

Allegro con brio : une forme-sonate traditionnelle, basée sur le célèbre motif de quatre notes (motif déjà utilisé par Beethoven auparavant). Mouvement d'une grande intensité, d'une énergie débordante.

Andante : grande sérénité, où l'auditeur recherche la détente nécessaire après la tension accumulée par l'allegro qui précède. Il s'agit d'une variation libre à deux thèmes, seul mouvement lent de symphonie dans cette forme. Certains passages au cœur du mouvement s'avèrent très énergiques, et annoncent d'une certaine manière la finale.

Allegro : il s'agit encore une fois d'un scherzo bien que Beethoven n'en fasse aucune mention sur la partition. Une première partie mystérieuse, angoissante dans des nuances pianissimo s'oppose à une seconde fortissimo basée sur le même motif que le premier mouvement. Il s'enchaîne directement au finale sans interruption par un immense crescendo orchestral. Allegro : Finale triomphant qui représente l'aboutissement de tout ce qui précède. L'éclatant et majeur sonne la victoire du compositeur sur sa destinée.

[Sur France Musique, ce 21 juin](#), le Philharmonique de Radio France joue le premier mouvement de la Symphonie n°5 de Beethoven... Concert diffusé en direct de l'Auditorium de la Maison de la radio, à Paris

Ludwig van Beethoven: □Symphonie n°5 en do mineur op.67 – 1er Mouvement

Edvard Grieg□: Peer Gynt op.23 – Musique de scène pour le drame d'Ibsen

Piotr Ilyitch Tchaïkovski: □Roméo et Juliette – Ouverture fantaisie d'après Shakespeare

Nikolaï Andreïevitch Rimski-Korsakov: □Le vol du bourdon

Alexandre Borodine: □Le Prince Igor – Danses Polovtsiennes

Camille Saint-Saëns: □Danse macabre op.40 – Poème symphonique

Antonin Dvorak: □Danses slaves pour orchestre n°1 en do Maj. op.46

Orchestre Philharmonique de Radio France

Marzena Diakun, direction

Vivaldi : Stabat Mater

France Musique. Dimanche 19 juin 2016, 14h. **Stabat Mater de Vivaldi**. Et vous quelle version enregistrée préférez-vous ? Bilan sur l'un des chefs d'oeuvres sacrés de Vivaldi : genèse, enjeux, accomplissements... Vivaldi a longtemps été considéré pour ses œuvres liturgiques et instrumentales. Avant d'être le compositeur d'opéras que nous redécouvrons actuellement (apport et bénéfice de la révolution baroqueuse : qui ignore encore l'impact sonore et esthétique de son Orlando Furioso ?), le Stabat Mater a beaucoup compté pour la notoriété du Pretre Rosso (Prêtre roux), enfant génial en sa cité natale : Venise.



Homme de rupture et d'expérimentation, – contrairement au dogmatique et partial Stravinsky, qui décrétrait que le Pretre Rosso avait composé 500 fois le même Concerto (!)-, Vivaldi réinvente la forme même du Stabat mater... comme s'il était profondément saisi par le caractère de déploration et de recueillement funèbre qui règne dans le cycle des 10 strophes empruntées à la prose liturgique du Franciscain Jacopone da Todi (1230-1306), qui témoigne ainsi de **la douleur de la**

Vierge, deuil maternel, face au supplice et à la mort de de son fils Jésus. Ici une seule voix exprime en une dramaturgie du désespoir et de la dignité, la force du sujet : une

contralto ; pas de mouvements vifs, que des épisodes méditatifs et graves voire lugubres qui cassent définitivement l'alternance lent et vif pourtant de rigueur alors. Largo, lento, adagio, andante... où les passages harmoniques dessinent un pont et une arche de la déploration. Les couplets ariosos permettent aux solistes comme aux instrumentistes de creuser l'ample intensité tragique des textes dont les instruments font une dramaturgie particulièrement introspective.

Plutôt que la révolte (légitime), Vivaldi architecture un cycle qui tend toujours à la méditation, au repli critique, à la pleine conscience de ce qui a été commis. Le raffinement de l'écriture vocale n'oublie pas dans la dernier Amen, la pure virtuosité qui est aussi en plus de la profondeur du recueillement, la clé de la partition en fa mineur de près de 20 mn, selon les interprétations. Et vous quelle version préférez vous ? Celle pour voix d'homme (alto angélique / tragique tel Andreas Scholl) ou avec voix de femme ?... Et dans quelle réalisation instrumentale ?

France Musique, dimanche 19 juin 2016, 14h. Stabat Mater de Vivaldi. Tribune des critiques de disques.

<http://www.francemusique.fr/emission/la-tribune-des-critiques-de-disques/2015-2016/stabat-mater-rv-621-d-antonio-vivaldi-06-19-2016-14-00>

La Messe en si de Bach par William Christie en direct sur catmusica

RADIO, Catmusica. EN DIRECT, le 16 juin 20h30, William Christie dirige la Messe en si de BACH. Présentée pour la première fois au dernier Festival de musique religieuse à Cuenca en Espagne, pour la Semaine Sainte, le 24 mars dernier – avant la



Philharmonie de Paris, la Messe en si de JS BACH par William Christie, est le dernier programme majeur défendu par le créateur des Arts Florissants. Un nouvel accomplissement à inscrire parmi ses meilleures réalisations : ample, superlative, profonde, millimétrée.

« Immédiatement ce qui frappe, c'est l'énergie juvénile que Bill insuffle à son orchestre d'une formidable ductilité expressive et aux chanteurs formant le chœur des Arts Florissants. La vitalité du geste sait être détaillée, analytique sans omettre la profondeur et la justesse des intonations, ce pour chaque séquence. Il en découle une vision architecturale d'une clarté absolue qui éclaire d'une lumineuse façon toute la structure de l'édifice ; comme s'il s'agissait d'en souligner la profonde unité, l'irrésistible cohérence, alors qu'il s'agit d'un cycle que Bach a conçu sur 25 ans, sans concevoir a priori la fabuleuse totalité que nous saluons aujourd'hui »... extrait de notre [compte rendu complet de la Messe en si de JS Bach par William Christie et Les Arts Florissants à Cuenca en mars 2016.](#)



La Messe en si de Jean-Sébastien Bach par William Christie,
Les Arts Florissants
Palau de la Musica de Barcelone

[EN DIRECT à 20h30](#)

[sur la radio catalane : \[www.catmusica.cat\]\(http://www.catmusica.cat\)](#)

TOUTES LES INFOS sur [le site du Palau de la Musica de Barcelone](#)

La Messe en si de Bach by

Bill, entre monumentalité et éloquence individuelle :

**un scintillement collectif, une
juvénilité vocale irrésistible**



Messe en si de Jean-Sébastien Bach par William Christie. Collection éclectique de pièces écrites à différentes périodes de la vie de Jean-Sébastien Bach, la Messe en si nous saisit aujourd'hui par son unité, son exclamation humaine et fervente d'une vérité inépuisable. Bach

en achève à la fin des années 1740, les dernières pages alors qu'il est directeur de la musique à Leipzig en particulier pour l'église de Saint-Thomas : c'est dans l'église de Bach que William Christie et ses Arts Florissants jouent la Messe en si ce 19 juin prochain. Une date clé dans l'histoire de l'ensemble et un accomplissement attendu pour William Christie qui laisse son cher Handel pour Jean-Sébastien dont les Arts Florissants n'ont réalisé que quelques partitions dont l'Oratorio de Noël, la Passion selon Saint-Jean, quelques cantates (sujets d'une tournée simultanée au printemps et à l'été 2016). Pour ceux qui ont déjà pu écouter la version de William Christie dans la Messe en si, le raffinement de l'orchestre, le nombre important des solistes du chœur – qui fournit les chanteurs des airs solos et des duos, composent selon le vœu de Bill, une version à la fois monumentale et d'une rare éloquence active ; ce, grâce à la prodigieuse

ductilité du chœur des Arts Florissants et l'attention permanente de William Christie pour l'équilibre globale, la palette des dynamiques et le relief des contrastes... Le fondateur des Arts florissants renoue ainsi avec l'expressivité d'une foi sereine mais éclatante qui s'agissant de Leipzig, même dans un contexte luthérien orthodoxe, n'hésite pas à utiliser le terme de *Messe* pour les occasions exceptionnelles et les célébrations importantes de l'année. Ainsi, même si la Messe en si que nous connaissons actuellement dans une forme jamais élargie ainsi par Bach, récapitule toute la recherche chorale et instrumentale de Jean-Sébastien, tout au long de sa vie, confronté à la nécessité du décorum, mais plutôt inspiré par la sincérité d'une ferveur surtout individuelle. Outre ses grandes proportions, et sa solennité, la Messe en si de William Christie en 2016 stupéfie par sa transparence, sa juvénilité vocale, son sens du rebond et du détail, de la nuance et du *scintillement collectif*. Programme et tournée événements.

La Messe en si de Jean-Sébastien Bach
Les Arts Florissants
William Christie, direction

[Barcelone, Palais des Arts / Palau de la Musica](#), le 16 juin
2016, 20h30
[RESERVEZ](#)

[Leipzig, Eglise Saint-Thomas](#) / Thomaskirche, le 19 juin 2016,

18h

RESERVEZ : Billetterie close / sold out

[Voir les dates sur le site des Arts Florissants.](#)



[LIRE notre compte rendu, concert. CUENCA \(Espagne\), 55ème Festival de musique religieuse. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur BWV 232. Katherine Watson, Tim Mead \(contre-ténor\), Reinoud van Mechellen \(ténor\), André Morsch \(basse\). Les Arts Florissants \(Choeur et Orchestre\). William Christie, direction](#)

**CD, compte rendu critique.
Ramon Llull : 1232 – 1316,
temps de conquêtes, de**

dialeg i desconhort (2 sacd Alia Vox

CD, compte rendu critique. Ramon Llull : 1232 – 1316, temps de conquêtes, de dialeg i desconhort (2 sacd Alia Vox). A presque 40 ans, la majorquain (l'actuel Palma), Ramon Llull (1232-1316) écrit sa première oeuvre Logica d'Algatzell et le Livre de la contemplation qui affirme en 1271, sa pensée religieuse et philosophique de première importance dans l'Europe du plein XIIIème siècle. C'est moins l'ancrage catholique d'un homme de foi que la figure du pèlerin sillonnant l'une et l'autre rive de Méditerranée, entre nord chrétien et sud musulman, être militant pour le dialogue entre les cultures et les religions (accrédité pour cela par les autorités franciscaines et par le Pape) que défend et illustre ce double coffret édité par Alia Vox. L'auditeur suit le cheminement d'un humaniste attaché à expliquer en terres musulmanes, le dogme chrétien, y compris à prendre des risques inimaginables aujourd'hui... Ramon LLull voyage de Majorque à Compostelle, de Montpellier à Paris, Rome et Gênes, ... côtoie ainsi le roi de Majorque Jacques II, Philippe IV le Bel, Boniface VIII puis clément V... ; L'érudition accessible et universaliste de Llull lui valent la reconnaissance de ses pairs médecins et scientifiques, comme sommités religieuses et juridiques de son temps.



En novembre 2015, Jordi Savall et ses musiciens célèbrent les
700 ans de la mort d'un érudit à l'humanisme fraternel
exemplaire

Ramon LLULL, humaniste pèlerin pour le dialogue des religions



Ayant appris l'arabe, Llull peut aisément amorcer un véritable pont de communication et d'explication constructive, un dialogue d'une exceptionnelle qualité entre les religions : c'est cela qui transparaît d'une vie de pèlerin, restituée ici

telle une exceptionnelle odyssée sonore avec récitants (2) et une collection de pièces occidentales médiévales, alternées selon les épisodes tous historiquement avérés avec des mélodies et intermèdes arabes. Qu'il s'agisse des fanfares, des percussions, de l'instrumentarium requis pour évoquer le périple de Llull en terres musulmanes (duduk, oud, kanun, ney,...), chaque pièce choisie ainsi mise en dialogue elle-même avec les œuvres de Dufay, Vitry..., ressuscite l'élan, l'espoir, ce vœu idéal, éthique pour un vivre ensemble enfin vécu concrètement. Chanteurs et instrumentistes – partenaires habituels de Jordi Savall et pour certains membres de son ensemble Hesperion XXI et de la Capella Reial de Catalunya, trouvent le ton juste, la pudeur fraternelle sincère et vraie, en parfaite complicité et dialogue avec leurs confrères musiciens et chanteurs arabes tels Waed Bouhassoum... au timbre si envoûtant).

Notre époque contemporaine où les communautarismes s'exacerbent, où la violence des armes a vaincu toute

tentative de dialogue a bien besoin de ce type de programme musical engagé pour indiquer d'autres voies que celles politiques et militaires dont l'inefficacité, les limites voire l'hypocrisie ne peuvent pacifier et résoudre les blessures et affrontements permanents qui sont aujourd'hui notre pain quotidien.

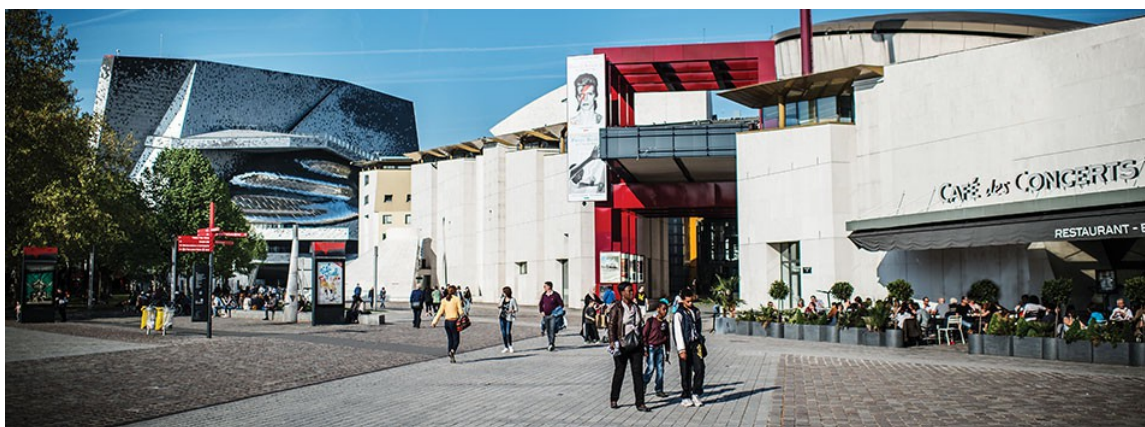
La qualité de l'édition en 6 langues (catalan, français, anglais, espagnol, allemand, italien) reconstitue, en un véritable livre qui s'apparente même à un beaux-livre, – textes, articles et illustrations à l'appui, les voyages de Ramon Llull aux quatre coins du monde Méditerranéen, soit l'itinéraire d'un juste humaniste doué d'une ouverture d'esprit exceptionnelle dont l'engagement impressionne et nous touche directement. enregistré en novembre 2015, ce somptueux livre disque est un modèle du genre, et tombe à pic pour célébrer les 700 ans de la disparition d'un homme de paix et de dialogue, décédé en 1316. **CLIC de classiquenews de juin 2016.**



CD, compte rendu critique. Ramon Llull : 1232 – 1316, temps de conquêtes, de dialecte i desconhort. S. Bel, J. Boixaderas, récitants (extraits de la Vida del maestro Ramon). W. Bouhassoun, L. Elmaleh, M. Rahal, H. Güngör, Y. Tokcan. D. Psonis. H. Sarikouyoumdjian ; M. C. Kiehr, P. Bertin, D. Sagastume, V. Sordo, Ll. Vilamajó, F. Zanasi, D. Carnovich. La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI. Jordi Savall, direction. 2 sacd [Alia Vox](#), enregistrement réalisé en novembre 2015. 312 pages.

PARIS, PORTES OUVERTES de LA PHILHARMONIE

PARIS, Philharmonie. Portes ouvertes, les 18 et 19 juin 2016. Un week end entier dédié à la découverte de la musique dans les espaces divers de la Philharmonie de Paris : le site ouvre ses portes gratuitement au plus large public : concerts-promenades au Musée, visites guidées, thématiques et générales ; ateliers de pratique musicale (chant et instruments), rencontres avec les artistes et les professionnels du site... les 2 journées permettent aux familles et à tous les visiteurs de tisser un lien avec un ensemble unique à Paris, dont l'architecture a été conçue pour rapprocher les résidents, cultiver l'échange et l'échange, la participation et le partage.



Partout dans les espaces du site spectaculaire mais très accessible (Grande salle, Hall, salle de répétition de la Philharmonie..., musée, Amphithéâtre, salle des concerts à la Cité de la musique...), les musiciens et chanteurs répètent, travaillent, offrent diverses formes musicales qui permettent une immersion libre et vivante, proche et concrète à destination de tous les publics...

Quelques temps forts :

samedi 18 juin 2016

10h30, Hall Philharmonie : Quintette de cuivres Orion
11h, Grande salle / Philharmonie : Pierre et le loup
20h30, Gde salle / Philharmonie : Orchestre de Paris, Paavo Järvi
...

dimanche 19 juin 2016

11h, Gde salle / Philharmonie : Orch Nat Ile de France
12h, Salle des concerts / Cité : répétition du chœur de l'Orchestre de Paris
15h30, Gd salle / Philharmonie : concert d'orgue
16h30, Salle de répétitions / Philharmonie : Orchestre de chambre de Paris : les incroyables aventures de Mister Fogg

VOIR TOUS LES CONCERTS DES Portes Ouvertes des 18 et 19 juin 2016

Parmi les formations en résidence à la Philharmonie, **Les Arts Florissants fondé en 1979 par William Christie** font résonner la magie du Baroque à travers de nombreuses animations

auxquelles participent les chanteurs et les instrumentistes des Arts Florissants.

LES ARTS FLORISSANTS, dimanche 19 juin 2016 :

16h, Hall Philharmonie : promenade musicale

17h45, Hall Philharmonie : promenade musicale

18h30, Hall Philharmonie : promenade musicale ...

Philharmonie de Paris

**Les Arts Florissants aux
Portes ouvertes de la
Philharmonie le 19 juin**

La Philharmonie de Paris ouvre grand ses portes pour tout un week-end les 18 et 19 juin prochains. À cette occasion, Les Arts Florissants proposeront au public des ateliers et promenades musicales le dimanche 19 juin.

> Voir la vidéo des Promenades musicales à la Philharmonie

> Voir la vidéo des ateliers

En savoir plus



ATELIER EN FAMILLE... Parce que la musique et le Baroque se pratique dès le plus jeune âge et en famille, ne manquez pas surtout **l'atelier en famille présentée par Sophie Daneman**, ex soprano vedette des Arts Florissants : Basse qui

êtes vous ? enfants et parents découvrent la magie des instruments baroques, le chant aussi avec la participation des chanteurs et des instrumentistes des Arts Florissants. [VOIR la vidéo de l'Atelier en famille présenté par Les Arts Florissants](#)

[VOIR tout l'agenda des PORTES OUVERTES A LA PHILHARMONIE
les 18 et 19 juin 2016](#)

Troïka DVD, compte rendu critique. Rachmaninov : Aleko, Le Chevalier ladre, Francesca da Rimini (2 dvd Bel Air Classiques)

DVD, compte rendu critique. Rachmaninov Troïka : Aleko, Le  Chevalier ladre, Francesca da Rimini (2 dvd Bel Air Classiques). Connaissez vous le Rachma lyrique ? « Aleko » (1893), « Le Chevalier avare » et « Francesca da Rimini » (créés en 1906) sont les trois seuls opéras achevés par Sergei Rachmaninov. Ils sont réunis ici dans une production signé visuellement et théâtralement de Kirsten Dehlholm, avec le concours du collectif d'arts visuels Hotel Pro Forma sous le titre « Rachmaninov Troïka ». Bruxelles, juin 2015. La Monnaie affiche les 3 opéras achevés du jeune Rachmaninov : jeune

génie adulé par Tchaïkovski, d'une inspiration tragique, noire, pouchkinienne, où l'orchestre davantage que les solistes et le chœur (très présent dans les trois volets ainsi réunis en triptyque, surtout dans Francesca, pour l'évocation des enfers et des âmes maudites errant dans le 2ème cercle), est le vrai protagoniste de la performance. Alors en travaux le théâtre lyrique bruxellois se la joue « hors les murs », ainsi pour les 3 ouvrages de Rachma, la performance du triptyque a lieu au Théâtre national de Bruxelles.

Pari réussi pour La Monnaie qui dévoile en juin 2015, le génie lyrique du jeune Rachamaninov

Trilogie fantastique et flamboyante

Aleko, ouvrage « scolaire » d'un génie prometteur de 19 ans date de 1893; **Le chevalier ladre**, sombre fresque létale, d'un tragique étouffant et exclusivement viril, exprime avec justesse et cohérence le noir pouchkinien cynique, plutôt réaliste sur la vérité de l'âme humaine ; enfin **Francesca da Rimini** d'après Dante, où l'évocation des Enfers permet surtout au chœur (de La Monnaie) de briller plus que de coutume; et légitimement : on lira plus loin que le jeune compositeur atteint un sommet d'expressivité chorale et symphonique d'un raffinement sensuel et flamboyant...



Que l'on apprécie ou pas, le kitsh lapon des costumes et maquillages, le statisme du jeu de scène (oratorio plutôt qu'opéra), la réalisation visuelle d'une distance réfrigérante (la façon de filmer est à notre avis le point faible

de la réalisation au dvd)... force est d'admettre la qualité vocale et orchestrale, la cohérence expressive du geste du chef ici maître d'œuvre, et donc la pertinence de cette

trilogie qui place le jeune Rachmaninov parmi les auteurs pour l'opéra, les plus captivants. Autant que Puccini et Tchaïkovski réunis. C'est dire. Le poison expressif et poétique de l'orchestre (très mis en avant, du fait que le Théâtre national bruxellois n'a pas de fosse), la force et la violence maudite des sujets, la sensualité et la sauvegarde de l'écriture musicale qui révèle ce sens des atmosphères... tout chez Rachmaninov pour la scène, désigne un authentique génie : Aleko, Le Chevalier ladre, Francesca... sont trois volets d'un retable dont la thématique centrale demeure la folie... sous le masque des passions radicales et tragiques, c'est bien la faiblesse – déchirante – de l'homme qui a chaque fois nous bouleverse, d'autant que la musique de Rachmaninov, le dernier des romantiques russes, après Tchaïkovski, est l'une des plus accessibles et envoûtantes qui soient. C'est bien dommage qu'il n'ait pas persévéré dans cette veine. D'autant qu'ici, pas un soliste ne démerite véritablement. Unir les trois ouvrages est donc très pertinent : car à travers les trois sujets ainsi mis en musique, Rachmaninov traite la déraison, la faiblesse destructrice, l'impuissance criminelle qui étirent 3 héros noirs : Aleko, le jeune chevalier pauvre Albert, Lanceotto : trois âmes douloureuses, celles d'hommes dépossédés, mal aimés, en particulier dévorés pour le premier et le dernier, par une jalousie incontrôlable qui les mène directement au meurtre. « Rachmaninov Troika se passe intégralement dans les Enfers. Tout le monde est mort. Tout le monde veut raconter son histoire », précise la metteuse en scène danoise Kistern Dehlholm née en 1945.



En jeune Tsigane, amant de la féline Zemfira, puis Paolo enivré, amoureux de la belle et jeune Francesca, le ténor **Sergey Semishkur** se distingue ; et Aleko (**Kostas Smoriginas**) lui-même éblouit par son métal incandescent et noir, surtout dans l'ultime scène ou après avoir tué sa compagne et son amant, le désespéré démuni solitaire est exilé, banni par sa tribu... Pour Le Chevalier ladre, **Sergei Leiferkus** fait un baron halluciné déshumanisé, vieil avare possédé par le démon de l'or, dévoré par l'esprit de possession, et très blessant vis à vis de son fils, Albert, le jeune chevalier pauvre et honteux..., il est d'une vérité franche par la profondeur et la simplicité de sa tenue vocale et scénique... tandis qu'**Ilya Silchukov** (Le Duc), **Alexander Kravets** (L'Usurier juif) se détachent eux aussi très nettement par la vérité de leur incarnation ; dans Francesca da Rimini, **Dimitris Tiliakos** (Lanceotto Malatesta) exprime tous les tourments et le souffle de l'esprit de Dante : âme shakespearienne même, traversée, brûlée de visions jalouses, animé par la volonté de confondre et punir sa jeune épouse, éprise de son frère cadet le jeune Paolo. Dans le Prologue, confirmant l'excellente tenue des chanteurs, **Dmitry Golovnin** que dont on avait mesurer l'intensité du chant expressif et juste dans le rôle d'Albert (écrasant car permanent), incarne (assis en chemise de ville noire, derrière les musiciens), un splendide Dante, désireux de comprendre le sort du couple d'amants damnés, dans le 2è Cercle des Enfers.





Côté orchestre, le fantastique tragique du triptyque se déverse sans lourdeur ni vulgarité, grâce au panache souvent canalisé du chef **Mikhail Tatarnikov** (la prise de son fait même entendre son chant discret accompagnant l'orchestre). L'univers haut en couleurs de

Kirsten Dehlholm, son recyclage très personnel néanmoins des effets déjà vus chez Bob Wilson (jeu des acteurs ralenti, gestes suspendus, lumières froides, références au théâtre japonais...) emporte l'adhésion. Mais cette flamboyance visuelle n'altère en rien la puissance – sauvage et sensuelle, d'une forte activité psychique, d'un Rachmaninov passionnant. La révélation est totale et la réalisation – à part nos réserves sur l'absence d'idées du réalisateur audiovisuel s'agissant du transfert au dvd, très convaincante. Vocalement et musicalement, l'engagement de l'équipe est exemplaire. Le point d'orgue de cette complicité artistique collective étant atteinte dans le dernier volet, l'inférieure, tragique et fantastique Francesca da Rimini. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016.

**Rachmaninov Troika,
Serge Rachmaninov
Aleko, Le Chevalier Ladre, Francesca da Rimini**

Aleko, opéra en un acte.

Livret de Vladimir Nemirovitch-Dantchenko d'après « Les Tziganes » d'Alexandre Pouchkine.

Créé à Moscou, Théâtre du Bolshoï, le 27 avril 1893.

Skupoj Rytsar' (« Le Chevalier avare »)

Opéra en trois tableaux.

Livret d'après Alexandre Pouchkine.

Créé à Moscou, Théâtre du Bolshoï, le 11 janvier 1906.

Francesca da Rimini

Opéra en deux tableaux, un prologue et un épilogue.

Livret de Modeste Tchaïkovski d'après Dante.

Créé à Moscou, Théâtre du Bolshoï, le 11 janvier 1906.

Aleko : Kostas Smoriginas, baryton-basse

Le Jeune tzigane : Sergey Semishkur, ténor

Le Vieux tzigane : Alexander Vassiliev, baryton-basse

Zemfira : Anna Nechaeva, soprano

La Vieille Tzigane : Yaroslava Kozina, mezzo

Le Baron : Sergei Leiferkus, baryton

Albert, son fils : Dmitry Golovnin, ténor

Le Duc : Ilya Silchukov, baryton

L'Usurier juif : Alexander Kravets, ténor

Le Serviteur : Alexander Vassiliev, baryton-basse

Lanceotto Malatesta: Dimitris Tiliakos, baryton

Francesca, sa femme: Anna Nechaeva, soprano

Paolo, son frère : Sergey Semishkur, ténor

L'Ombre de Virgile : Alexander Vassiliev, baryton-basse

Dante : Dmitry Golovnin, ténor

Orchestre symphonique et chœurs de la Monnaie

Mikhail Tatarnikov, direction musicale

Mise en scène : Kirsten Dehlholm

Avec le collectif d'Arts visuels Hotel Pro Forma



DVD, compte rendu critique. Rachmaninov Troika : Aleko, Le Chevalier ladre, Francesca da Rimini. Mikhail Tatarnikov, direction musicale. Kirsten Dehlholm, mise en scène. Filmé en juin 2015 à Bruxelles, 2 dvd Bel Air classiques. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016.

CD, compte rendu critique, coffret événement. HAYDN : intégrale des 107 Symphonies sur instruments anciens : Brüggen, Hogwood, Dantone (35 cd DECCA).

CD, compte rendu critique, coffret événement. HAYDN : intégrale des 107 Symphonies sur instruments anciens : Brüggen, Hogwood, Dantone (35 cd DECCA). COFFRET SUPERLATIF. Le coffret de cette intégrale du Haydn symphoniste est tout simplement superlatif. Le corpus récapitule l'apport grandiose et incontournable de **Joseph Haydn (1732-1809)**, père génial du



Quatuor et surtout de la Symphonie, dont il fait des standards, emblèmes de la société civilisée et philosophique à l'époque de la Révolution française. Pénétrée par l'esprit des Lumières, la centaine de Symphonies ainsi réestimées, – corpus dont nous suivons l'évolution majeure, depuis les années 1750, jusqu'aux accomplissements des années 1790, quand Joseph compose des partitions applaudies et vénérées à Londres et à Paris, dans toute l'Europe-, est une somme orchestrale qui permet d'atteindre un âge d'or formel, copié après lui par tous les grands romantiques, y compris Beethoven... et Mozart, le premier d'entre tous.

Soit une intégrale en 107 symphonies ; le sujet intéresse les

tenants de la révolution musicale sur instruments anciens ; l'équivalent de ce que fait aujourd'hui un Jérémie Rhorer pour les opéras de Mozart (comme le démontre et le confirme son récent live parisien de l'Enlèvement au Sérail, édité chez Alpha, ce mois ci : lire la critique de l'Enlèvement au Sérail de Mozart par Jérémie Rhorer et Le Cercle de l'Harmonie... Des anciens, Hogwood et Brüggen à présent décédés, à aujourd'hui Dantone et donc Rhorer, la vitalité expressive des instruments d'époque retrouve le format et l'esthétique original, pas encore (et jamais originelle : qui peut savoir ? Et techniquement cela reste impossible...), mais un nouveau spectre sonore, une nouvelle palette de couleurs et d'accents révolutionnent totalement notre compréhension profonde des oeuvres.

Ainsi s'agissant des Symphonies de Haydn, les grands chefs se retrouvent, confrontés chacun à la fantaisie souvent ahurissante, voire expérimentale de Joseph Haydn, depuis son service chez le Comte Morzin puis pour les princes Esterhazy à Esterhaza... Une matière complexe, exigeant un savoir faire, un lâcher prise, une inventivité exceptionnellement développée et une souplesse de ton qui révèlent ainsi les meilleurs interprètes... A Hogwood et son Academy of Ancient Music revient dès le début des années 1980 (1984 précisément pour les 100 et 104, puis 1985 pour le 96, soit les plus récentes dans le catalogue mais les anciennes quant aux dates d'enregistrement), pour le label l'Oiseau Lyre / Decca à l'époque, – plus proches de nous, au cours des années 1990: les Symphonies A, B, 1 à 25, 27-34, 36, 17, 40, 53-57 ; en 2000 et 2005, 60-64, 66-77 ;



A l'immense **Frans Brüggen** revient deux cycles : l'un avec l'Orchestra of the Age of Enlightenment : soit les 19 « Sturm und Drang » (jalon primordial pour l'expression emblématique de ce courant esthétique entre Baroque et Romantisme),

26, 35, 38, 39, 41-52, 58, 59 et 65 ; le second avec l'Orchestra of the Eighteenth Century pour les Symphonies au style européen, emblématique de ce goût des Lumières : et qui témoignent surtout de la diffusion exceptionnelle voire inédite d'un Symphoniste en Europe : les 6 « Paris » 82-87 ; les 88-92; La concertante London n°12, enfin les dernières : 93-104. Le chef enregistre ses premières Symphonies à Utrecht (n°90, live) dès 1984), puis à 1986 (93) et 1987 (103); puis complète son cycle à Londres, Paris (Symphonies parisiennes, cité de la musique, 1996)... de 1994 à 1997.

En fin au plus jeune, cadet des deux précédents : **Ottavio Dantone**, dont le tempérament latin apporte une conception renouvelée de la ciselure expressive et poétique : Symphonies 78-81, particulièrement appréciée par la Rédaction cd de classiquenews, enregistrées en juin, juillet et septembre 2015 en Italie (Bagnacavallo).

Le projet Decca marque l'écoute en ce qu'il réunit 3 tempéraments d'exception, 3 chefs de première importance qui composent aussi les jalons de l'interprétation des orchestres sur instruments d'époque : où l'éloquence nouvelle des couleurs d'époque dans leur format d'origine redéfinit l'équilibre global, l'esthétique expressive et poétique, dévoile surtout sur le plan du style et des idées, la vision du chef. Solaire, ou Apollinien, parfois distancié et comme en dehors de la matière palpitante et humaine du chant haydnien, le Britannique **Christopher Hogwood** dont le geste a marqué avant tous les autres, l'approche historiquement informée des Symphonies de Haydn, avec un orchestre au format idéal, en impose par son souverain équilibre, une éloquence lisse, parfaite, sans aspérités ni tensions contradictoires... pour autant captivante sur le long terme ?

De leurs côtés, et finalement de la même école, – alliant la souplesse et la vivacité coûte que coûte, les frémissants Hans Brügggen et l'espiègle, très imaginatif et plus récent, cadet

des trois, Ottavio Dantone, saisit par leur subtilité expressive, un travail remarquablement caractérisé, qui n'hésite pas à rapprocher toutes les symphonies dans chacune de leur séquence, ... de l'opéra. Opéras pour instruments, voilà une conception qui prévaut chez chacun d'eux. Que vaut l'écoute de quelques cd étalons, pris à la volée et presque en aveugle ? Que révèlent-ils de chacun des maestros ?

Hogwood, Brüggen, Dantone... 3 chefs viscéralement haydniens

HANS BRÜGGEN, le poète vif-argent. Noblesse passionnante, et triomphe sous jacente des idées des Lumières, les Symphonies 90, 91 et 92 de 1788 et 1789 illuminent par l'effet d'une puissante certitude qui s'exprime essentiellement par le feu d'un orchestre suractif et aussi instrumentalement caractérisé : ce triplet, dont le finale est l'éloquence vive et loquace de la Symphonie « Oxford » est l'une des plus mozartiennes de Haydn : une jubilation permanente qui est portée par un sourire lumineux, crépitant, d'une justesse humaine, souvent enthousiasmante. Ne serait-ce que pour ce seul cd, le geste vif, souple d'un Brüggen admirable de vivacité convainc et surprend par son allure tendre et déterminé : du nerf et de la douceur tour à tour. Un modèle d'équilibre et une claire conscience des couleurs de chaque instruments d'époque.



Même aboutissement avec le cd 33 : la n°96 à juste titre intitulée « Miracle » : grandeur solaire et pourtant très expressive, en particulier dans le sens de l'articulation instrumentale (hautbois dans le Menuetto) ; flûte mordante incisive du Finale noté Vivace assai : vitalité malicieuse, grandeur nimbé de lueurs préromantiques propres au début des

années 1790 (1791) ; facétie « Militaire » qui devient feu crépitant et ronde urbaine civilisée pour la n°100 en sol majeur : au dessin instrumental virevoltant : Brüggen s'y montre fabuleusement espiègle, totalement convaincant avec son orchestre du XVIII^e siècle.

CHRISTOPHER HOGWOOD, solaire et apollinien,... trop parfait ? La mécanique Hogwood est d'un équilibre parfait, parfois trop distanciée, et donc un rien trop huilée, sans vrai nécessité.

Propre aux années dorées du support cd, soit les années 1980, le geste, s'il tourne parfois à l'exercice systématisé (excès de la demande marketing?), d'une rare exigence philologique du chef britannique fouille le legs haydnien dans ses moindres détails : au point de présenter par exemple : la Symphonie n°54 dans ses deux versions (cd 16) : c'est un travail exigeant et



jusqu'au boutiste qui souhaite comprendre de l'intérieur la fabrique du Haydn symphoniste. Versions diverses où le magicien sorcier de la matière symphonique réorganise l'ordre des mouvements, cherchant dans une expérimentation continuelle la meilleure formule : bousculant les premiers standards pour choisir en définitive, deux adagios tout d'abord, auxquels succèdent le Menuet et le Presto final. Peu à peu les idées se précisent et s'organisent; de l'émergence première à l'organisation du discours : l'acuité et la probité de l'entreprise convainquent tout à fait ; et l'on comprend que pour permettre aux Brüggen et Dantone de poursuivre dans cette voie décisive, en provenance d'Angleterre, il a fallu qu'un Hogwood ouvre la voie et prépare aux audaces suivantes. Ce cd 16 résume à lui seul toute la pertinence de la vision Hogwood. De séquence en épisode, chacun idéalement caractérisé, se dessine et la justesse de l'interprète, et la bouillonnante

activité créatrice du compositeur (ici, en 1774 : au carrefour du baroque et du préromantisme...).

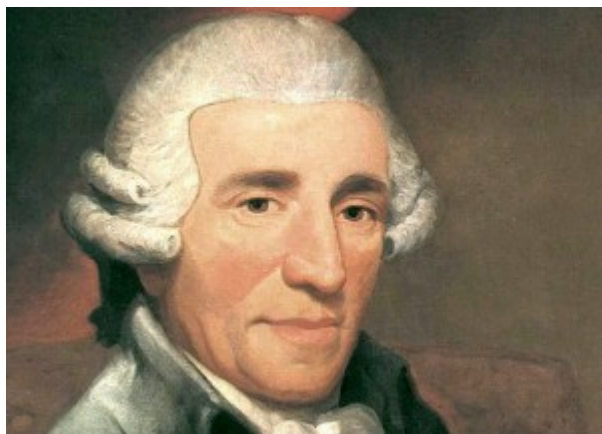
Dans une autre acoustique, plus proche, chambriste et mordante par son acuité instrumentale, la transposition des Symphonies 94 » « , 100 « Militaire », 104 « Londres », signée Salomon, transcripteur et agent à Londres de Haydn, toujours soucieux de diffuser sa musique, y compris dans des arrangements pour quelques instruments (piano, flûte et quatuor à cordes ; ultime avatar du rayonnement des œuvres de Haydn ainsi diffusées à Londres en 1791, 1793, 94 et 95. Là aussi la curiosité de Hogwood et ses solistes de l'Academy of Ancient Music.



LE MIRACLE DANTONE. Quel sens du contraste chez Ottavio Dantone dont l'allegro spiritoso de la Symphonie 80, pleine de rebondissements et contrastes dramatiques, dévoile cette fièvre et ce débridé élégantissime si absent chez les Britanniques. L'Accademia

Bizantina fait miracle de chaque trait instrumental, chaque pause, négociant aussi les silences, restituant à une musique courtoise et civilisée, prise de façon trop artificielle ou donc mécanique ailleurs, regorge de vitalité simple, de nerf franc, de santé première : un miracle de jaillissement impétueux, cependant idéalement canalisé par ses intentions, son style, sa claire élocution. De toute évidence, Dantone a clairement choisi le feu scintillant d'un Brüggen plutôt que la Rolls routinière Hogwood. Le sens des dynamiques, la balance sonore globale, l'équilibre des couleurs et des timbres par pupitre relèvent d'une direction miraculeuse. Jamais ici le chambrisme des cordes, propre à l'orchestre de chambre ne sacrifie l'éclat millimétré des accents de chaque instruments. C'est bien le propre des instruments d'époque que d'affirmer une carte des identités sonores nouvelles, plus

intenses, pleine de caractère, certes moins globalement puissante, mais plus finement caractérisée. Ce dosage, cette alchimie sont parfaitement comprises et exploités par Dantone (la ligne de la flûte au dessus de cordes dans l'Adagio de la même n°80 de 1784) : miracle d'inventivité, d'un nerf pulsionnel Strum und Drang ; mais aussi d'un raffinement de teintes et de couleurs d'une perfection allusive phénoménale. Ottavio Dantone relève haut la main par sa très grande sensibilité : chaque éclair dramatique est revitalisé, dans une vision globale énergique qui saisit chaque contraste sans en gommer un seul : une délicatesse jamais maniérée qui enchante et s'enivre dans la nervosité sanguine Sturm und Drang de l'Allegro ; la suprême lumière intérieure de l'Adagio, le mouvement le plus long, résolument par ses teintes et son caractère plus introspectif, moins noble que nostalgique : Empfindsamkeit. Ce dont le chef et son orchestre sont capables d'un épisode à l'autre est stupéfiant de vitalité, d'expressivité fine et ciselée, de couleurs... L'on avait jamais écouté avant lui tant d'arguments, de récits opposés, associés, accordés :



l'imagination du maestro inspiré (magicien par ses idées innombrables) rend le plus hommage à Haydn. C'est fluide, allant, naturel et aussi d'une fantaisie espiègle souvent absente de ses prédécesseurs. Alors oui, la compréhension de l'Accademia Bizantina affirme aujourd'hui, ce miracle sonore et expressif que seul apporte un orchestre d'instruments anciens. Comme affûtées, mordantes, presque acides mais d'une ductilité là encore frémissante (parfaitement accordées à l'esthétique scintillante et surexpressive, très empfindsamkeit, les Symphonies du cd 24, plus tardives (n°78 et 79), harmoniquement plus tendue s'imposent tout autant, avec une gestion dramatique saisissante (tension/détente du Vivace introductif de la 78), d'autant que Dantone semble

ciseler le moindre accent, dévoilant la subtile et souvent imprévisible texture, souvent rugueuse et métallique aux couleurs particulièrement changeantes : véritables éclairs aux cors, caquetage des bois, permanente fantaisie, et parfois délirante ivresse (excellent Menuetto de la 78). Trois maîtres de la baguette pour une intégrale musicalement irrésistible et très éloquente se révèlent dans ce coffret majeur. **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016.**



CD, compte rendu critique, coffret événement. HAYDN : intégrale des 107 Symphonies sur instruments anciens : Brüggen, Hogwood, Dantone (35 cd DECCA)

CD, compte rendu critique. Mozart : L'Enlèvement au sérail (Jérémie Rhorer, Jane Archibald, septembre 2015 – 2 cd Alpha)

CD, compte rendu critique.
Mozart : L'Enlèvement au sérail
(Jérémie Rhorer, Jane Archibald,
septembre 2015 – 2 cd Alpha).
Sous le masque léger, exotique
d'une turquerie créée à Vienne
en 1782, se précise en vérité
non pas la confrontation de
l'occident versus l'orient,
occidentaux prisonniers,



esclaves en terres musulmanes, mais bien un projet plus ample et philosophique : la lutte des fraternités contre le despotisme et la barbarie cruelle (la leçon de clémence et de pardon dont est capable Pacha Selim en fin d'opéra reste de nos jours d'une impossible posture : quels politiques de tout bord est-il capable de nos jours et dans le contexte géopolitique qui est le nôtre, d'un tel humanisme pratique ?). Cette fraternité, ce chant du sublime fraternel s'exprime bien dans la musique de Mozart, avant celle de Beethoven.



D'AIX A PARIS... de la scène lyrique au théâtre sans décors. A Aix préalablement et dans la réalisation scénique de l'autrichien Martin Kusej (non pas allemand comme on le lit habituellement), cet Enlèvement, retransposé sans maquillage et

en référence direct aux Talibans et à Daech avait marqué les esprits de l'été 2015, par sa radicalité souvent brutale (des textes réécrits, donc actualisés, et parfois, une foire confuse aux actualités contemporaines) dénaturant cependant l'élégance profonde du Mozart originel. C'était de toute évidence exprimer l'acuité polémique brûlante de l'opéra de Mozart, tout en lui ôtant sa part d'onirisme, de rêve éperdu. Presque un an plus tard, le disque sort et avec lui, la magie de la direction musicale et des incarnations vocales, alors saisies sur le vif en un concert sans mise en scène, au TCE à Paris en septembre 2015 : le résultat est au delà de nos attentes, et révèle l'engagement irrésistible du chef quadra **Jérémie Rhorer**. Sans les images (et la vacuité anecdotique de la mise en scène aixoise), la force et la grandeur de la musique nous éclaboussent à plein visage (ou pleine oreille). Alors qu'à Aix, il dirigeait le Freiburger BarokOrchester, Jérémie Rhorer dans ce live parisien de légende retrouve ses chers instrumentistes, de son propre orchestre, **Le Cercle de**

l'Harmonie. La direction fourmille d'éclairs, d'éclats ténus, de scintillements sourds et raffinés qui montrent combien Mozart en peintre du coeur humain est inatteignable car la grâce sincère que nous fait entendre alors Jérémie Rhorer, exprime au plus près le génie de l'éternel Wolfgang : une langue qui parle l'ivresse et le désir des cœurs, l'aspiration à cet idéal fraternel qu'incarne toujours, le pacte libertaire du quatuor Belmonte/Constanze, Pedrillo/Blonde. La vitalité continuellement juste de l'orchestre saisit de bout en bout. Et depuis Aix, le chef retrouve à Paris les chanteurs du Quatuor : Norman Reinhardt / Jane Archibald, David Portillo / Rachele Gilmore... Assurément son carré d'as, tout au moins pour les 3 derniers, d'une suprême vérité.

De quoi s'agit-il précisément ? Formidable profondeur et jutesse poétique ce dès l'ouverture qui tout en égrenant à la façon d'un pot-pourri, les motifs les plus essentiels de l'action qui va suivre, dévoile la saisissante fluidité énergique du seul véritable acteur : l'orchestre Le Cercle de l'Harmonie ; les instrumentistes déploient et diffusent une rondeur suractive que le chef sait ciseler et exploiter jusqu'à la fin en une énergie réellement irrésistible, live oblige. L'attention de Jérémy Rhorer est de chaque instant, d'une finesse dramatique, qui bascule vers l'intériorité, rendant compte de tous les accents, nuances, couleurs, chacun exprimé par leur charge émotionnelle, précisément calibrée. C'est d'autant plus juste pour un ouvrage qui reste du côté de l'espérance et de la force des opprimés. L'amour reconstruit une espérance humaine contre la barbarie d'un emprisonnement arbitraire. D'emblée, La vitalité des caractères s'affirme : la Blonde de **Rachele Gilmore** a certes une voix petite, parfois tirée mais elle demeure très engagée et à son aise d'un chant affûté, vif argent, fragile mais tenance.

Saisi sur le vif en septembre 2015, L'Enlèvement au sérail de Jérémie Rhorer confirme la direction du maestro français;

Live captivant au diapason du sentiment, Justesse de l'orchestre, palpitation des femmes

Par ses 3 grands airs, la soprano en vedette (« La Cavalleri » – Caterina Cavalleri, à l'époque de Mozart) peint très subtilement le portrait d'une femme amoureuse : Constanze, affligée mais digne. C'est d'abord solitude et fragilité de l'être désemparé (seule mais pas démunie : premier air « *Durch Zärlichkeit...* » acte I) bientôt gagnée par l'esprit de résistance, la lumière des justes contre l'oppression et la torture... (grand air quasi de concert, de forme fermée : « *Martern aller Arten* » ..., le pivot dramatique du II, magnifiquement porté par l'engagement incarné de la soprano **Jane Archibald** qui chante toutes les variations : saluée à ses débuts français à Nantes dans un somptueux et onirique (voire vaporeux) *Lucio Silla*, la soprano captive par la vérité de son chant impliqué, intense, qui s'expose sans réserve pour tenir fièrement malgré la violence de son geôlier, Selim : en elle, pointe la noblesse héroïque de la future Fiordiligi, cœur ardent, âme inflexible de *Così fan tutte* : une vraie résistante prête à mourir (duo final avec Belmonte, où les deux amants se croient condamnés sans perdre leur courage). Saluons surtout chez **Archibald**, le caractère de la souffrance aussi, cultivant le lugubre saisissant (présence de la mort), dans les colonnes des bois, aux lueurs maçonniques telles



qu'elles scintilleront 9 ans après L'Enlèvement, dans *La Flûte enchantée* (1791) où à la solitude de Constanze répond, comme sa sœur en douleur, la prière de Pamina...

Sommets dramatiques Sturm und Drang... Au cours de l'enchaînement des actes I puis II, qui fait se succéder les deux airs si décisifs de Constanze, l'orchestre et sa sculpture instrumentale si bien affûtée dessinent en contrepoint de la sensibilité radicale de la jeune femme, un climat tendu et raffiné, d'essence *Sturm und Drang*, tempête et passion effectivement-, dont les éclairs et tonnerre émotionnels sont d'autant plus renforcés par contrastes / renfort que la succession des séquences du I au II, alors, oppose le cœur noble mais indéfectible de Constanze à la fureur électrique (hystérique animale) du Pacha, puis de la non moins intense confrontation Pedrillo / Osmin. Terrifiante confrontation des êtres en vérité. Il n'est que la tendresse plus insouciance de Blonde (air d'une féminité angélique aérienne : « *Durch Zärlichkeit...* » qui ouvre le II). Et à travers les confrontations occidentaux / musulmans, l'exhortation au dépassement des rivalités, par l'amour et par la clémence précise, suprême leçon d'humanisme, l'espérance de la musique de Mozart, sublime par la justesse de son invention. On aura rarement écouté pareille réalisation associant chant des instruments, prières vocales.

Moins convaincant reste **Norman Reinhardt** : il ne donne aux soupirs de Belmonte amoureux, qu'un chant moins propre, contourné, assez imprécis, souvent maniéré, moins percutant que le brio de ses partenaires, voire carrément gras et épais (*Wenn der Freude Tränen fliessen...* escamoté par un manque persistant de simplicité).

Au III, la préparation de l'évasion / enlèvement piloté par  l'ingénieux Pedrillo (excellent et racé **David Portillo**), puis l'enlèvement proprement dit (*In Mohrenland* entonné sur un

orchestre guitare aux pizzicati enchanteurs...), forment des ensembles triomphants comme une délicieuse marche militaire, qui dit la certitude et la complicité solidaire des prisonnières et de leurs libérateurs inespérés.... tout cela est toujours porté par l'ivresse et une frénésie scintillante à l'orchestre d'une activité prodigieuse ; Jérémie Rhoroer laisse chaque accent de cette humanité exaltée, respirer, s'épanouir avec une classe magistrale.

La vision du chef organise et édifie peu à peu tout ce que la mise en scène aixoise n'atteignait que rarement : le formidable élan progressif qui en fin d'action aiguise le dernier chant mozartien ; fustigeant les haineux caricaturaux (Osmin et sa cruauté sadique), sublimant la lyre éperdue, mais tristement non triomphante du dernier ensemble où chacun dit sa liberté, avant d'être probablement égorgé par le bourreau qui même s'il en est le serviteur, passe outre la clémence proclamée de son maître. Saisissante perspective.

TRAVAIL D'ORCHESTRE. L'enregistrement live de septembre 2015 suit les représentations scéniques aixoises de juillet précédent, ainsi l'on peut dire donc (et constater que Rhorer possède son Sérail : tout cela coule dans ses doigts et jusqu'à l'extrémité de sa baguette, offrant une leçon de direction fluide, raffinée, précise et vivante, étonnamment active et suggestive, imaginative, naturelle, vrai miroir des sentiments sous-jacents. En réalité, la valeur de ce coffret d'autant plus attendu que le moment du « concert » à Paris avait marqué les esprits, confirme l'impression du public de ce 21 septembre 2015 : **le chant de l'orchestre – des instruments d'époque, rétablit la proportion originelle de la sensibilité mozartienne**, où chaque phrase instrumentale, qu'il s'agisse des solos piano ou des tutti rugissants orientalisants, s'accorde naturellement à la voix humaine, dont la vérité et la sincérité sont constamment préservés. Le summum étant atteint ici dans les épisodes où les trois meilleurs chanteurs donnent tout, en complicité avec un orchestre ciselé, dramatiquement superbe et parfaitement

canalisé : Jane Archibald (Constanze troublante), David Portillo (Pedrillo ardent, ingénieux, tendre), **Mischa Schelomianski** (Osmin noir et barbare) fusionnent en sensibilité sur le tapis orchestral... La réalisation voix / orchestre tient du prodige et, sous la coupe sensible, fiévreuse du chef Jérémie Rhorer, confirme (s'il en était encore besoin), l'irrésistible poésie expressive des instruments d'époque. C'est dit désormais : plus de Mozart sans instruments d'époque, ou alors avec intégration totale du jeu « historiquement informé ». La corde du sentiment y vibre dans toute sa magicienne vérité. Magistral. Un must absolu à écouter et réécouter sur les plages de cet été 2016.



CD, compte rendu critique. Mozart : L'Enlèvement au sérail. Jane Archibald, David Portillo, Rachele Gilmore, Mischa Schelomianski, ... Le Cercle de l'Harmonie. Jérémie Rhorer, direction. Live réalisé à paris au TCE en septembre 2015 – 2 cd Alpha, collection « Théâtre des Champs Elysées »). **CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2016.**